

Meurs à crédit !

Marcus Malte. Une histoire de vengeance au temps de la crise des subprimes

Nouvelliste fécond, Marcus Malte a prouvé qu'il savait tenir sur la longueur en produisant des romans comme « Garden of Love », onze fois primé, dont un prix des lecteurs de Quai du polar en 2008. Dans un format prisé des Anglo-Saxons, à mi-chemin entre la nouvelle et le roman, « Fannie et Freddie » prend la forme d'une « novella » de 90 pages à laquelle l'éditeur a ajouté une réédition d'un texte paru en 2005.

Avec son héroïne armée d'une fureur secrète, on quitte Bayonne, dans le New Jersey, pour un parking de Wall Street dans lequel

elle neutralise violemment un homme, apparemment un inconnu, qu'elle glisse dans le coffre de sa voiture avant de reprendre la route. Une histoire américaine.

Exil

L'histoire banale de l'empire, avec ses noms de villes bibliques comme Bethlehem, « Christmas City » baignée des néons de la fête de Noël et dont quelques flocons nous rappellent que l'exil est aussi une affaire de littérature. Il suffit de franchir la rivière pour aborder le désenchantement du rêve américain au cœur d'un quartier d'hi-

ver où une maison sur deux est à vendre. Elle s'appelle Fannie et son père travaillait à la Bethlehem Steel d'où dégueulait l'acier du Golden Gate. L'inconnu s'appelle Freddie et travaille pour une banque. On devine dès l'ouverture qu'ils ne sont pas vraiment faits pour s'entendre. Entre les forbans cousus d'or et les soutiers condamnés à mourir à crédit, la folie et le désespoir ont bien choisi leur camp.

LIONEL GERMAIN

★★★★

« **Fannie et Freddie** », de Marcus Malte, éd. **Zulma** 160 p., 15,50 €.

LES LIVRES DE LA SEMAINE

L'âge des passions tristes

SOCIÉTÉ De plus en plus vécues comme des blessures personnelles, les inégalités engendrent haine, ressentiment, et peinent à trouver une expression politique. Essai vif et éclairant de François Dubet

Julien Rousset
j.rousset@sudouest.fr

François Dubet a écrit cet essai sur les « passions tristes », expression empruntée à Spinoza, l'an dernier. Il a envoyé son manuscrit au Seuil à l'automne, avant qu'un mouvement sans précédent, les gilets jaunes, ne fasse irruption dans le débat public. Étonnante validation, par l'actualité, de l'intuition du sociologue : il estime, dans ce texte, que la souffrance sociale n'est plus vécue comme une épreuve appelant des réponses collectives, mais comme « une série d'injustices personnelles », et que l'indignation, la colère éclipsent de plus en plus la patiente élaboration de solutions politiques. Les gilets jaunes ne sont pas l'expression de la seule colère ou du seul ressentiment, ils se mobilisent pour plus de justice sociale, plus de démocratie, mais les passions tristes, la haine notamment, ont leur part dans le discours de certains manifestants, parfois une grosse part.

« Inégalités multiples »

Mais revenons au livre bref, clair et nerveux de François Dubet. Son analyse va bien au-delà de l'actualité contemporaine, puisqu'elle se nourrit de quarante ans de travaux, sur l'injustice, les mouvements sociaux, les mutations de la gauche. L'un des constats du sociologue est que nous avons changé dans notre manière de vivre les inégalités. Nous sommes sortis d'un cadre « injuste mais lisible », celui des classes sociales, lié aux

sociétés industrielles. « Alors que les inégalités sociales paraissaient enchâssées dans une structure sociale, elles prolifèrent, se diversifient, s'individualisent. Il se constitue un univers dans lequel nous sommes plus ou moins inégaux, en fonction des biens économiques et culturels dont nous disposons et des diverses sphères auxquelles nous appartenons. Nous sommes inégaux "en tant que" : salarié plus ou moins bien payé, protégé ou précaire, diplômé ou pas, jeune ou âgé, femme ou homme, seul ou en couple, d'origine étrangère ou pas, vivant dans une ville dynamique ou dans un territoire en difficulté. »

Chacun se trouve confronté à des « inégalités multiples », et « devient son propre mouvement social ». On parle de plus en plus à la première personne du singulier, la disparité est vécue comme une blessure personnelle. Le vocabulaire a changé : on se plaint, aujourd'hui, d'être « méprisé » davantage qu'« exploité ». « Dans les inégalités de classes, l'appartenance collective protégeait les individus d'un sentiment de mépris, et leur donnait même une forme de fierté » rappelait récemment, dans « Le Monde », François Dubet.

Partis et syndicats désarmés

Les rapports de domination se sont dilués, l'adversaire devient abstrait. Non plus le patron, mais « le système », « la finance », « les élites ». Sur les réseaux sociaux, le sentiment terrasse le raisonnement. Il salue les avancées offertes



Le sociologue François Dubet, spécialiste des questions d'éducation et de justice sociale. PHOTO ARCHIVES THIERRY DAVID/« SUD OUEST »

par Internet, mais souligne ses effets délétères dans le débat démocratique : « Chacun peut se laisser aller à la haine, au racisme, à la dénonciation, aux théories du complot. La colère et le ressentiment, jusque là enfermés dans l'espace intime et les conversations du café, accèdent à la parole publique. » Les partis et les corps intermédiaires sont désarmés. Les « populistes », notion que le sociologue utilise avec prudence, excellent, eux, à mobiliser ces passions tristes.

La recherche de justice sociale doit rester « le socle d'un renouveau politique » et, pour passer de l'indignation aux solutions, accep-

ter la médiation par les syndicats ou par les partis, écrit, en conclusion, François Dubet. On le sent inquiet : non seulement cette demande de justice échappe à ceux qui jusqu'ici la transformaient en projet, notamment sa famille intellectuelle, la deuxième gauche, la CFDT, mais elle porte au pouvoir « des millionnaires ou leurs représentants » et des régimes autoritaires, « qui creusent plus encore les inégalités sociales ». Une colère, pour l'instant, sans issue.

« Le Temps des passions tristes, Inégalités et populisme », de François Dubet, éd. Le Seuil, 110 p., 11,80 €.



« Les péchés capitaux de la politique », d'Olivier Beaumont, Flammarion, 330 p., 19 €.

Raconter la vie politique française par la paresse, la vanité, la colère, l'avarice, la gourmandise ou l'envie, c'est le parti pris original – et réussi – qu'a choisi Olivier Beaumont, grand reporter à « Le Parisien / Aujourd'hui en France ». Un angle apparemment superficiel et anecdotique mais qui permet de dépeindre les coulisses et les petits secrets des hommes et des femmes politiques qui nous gouvernent, ou qui aimeraient le faire. L'auteur nous décrit les colères de Nicolas Sarkozy ou de Jean-Luc Mélenchon, l'avarice des Le Pen ainsi que la désinvolture du ministre Nicolas Hulot. On y apprend aussi que le jeune ministre Sébastien Lecomu « adore se taper la cloche » alors que Xavier Bertrand n'arrive pas à dompter ses fringales et que Jérôme Chartier a sombré dans la boulimie pendant la désastreuse campagne présidentielle de son mentor François Fillon. Fillon, justement, qui est épinglé pour son orgueil et... sa paresse, loin de l'image de l'homme studieux qu'il s'employait à donner. Il est vrai que l'image de l'ex-Premier ministre de Nicolas Sarkozy a volé en mille morceaux au printemps 2017. Et si Olivier Beaumont ne le nomme pas (on se demande d'ailleurs bien pourquoi), on reconnaît facilement le gentilhomme de la Sarthe dans ce candidat qui vit une aventure extraconjugale avec une de ses collaboratrices sans le confesser mais sans le cacher non plus. Un péché de plus au tableau de bord. **B. L.**

Si on se trompait en parlant d'écologie

TIMOTHY MORTON

Le philosophe analyse les modes de pensée pour mieux circonscrire la crise écologique



L'auteur explique que la nature est un concept réifié. ARCH. « SO »

Timothy Morton ose un discours audacieux. Qui tient en quelques points essentiels. D'abord, la pensée écologique est surtout idéologique ; ensuite, on doit convenir que l'économie n'est pas seulement responsable, en grande partie, des problèmes de l'environnement (plus exactement de l'homme dans sa relation avec l'environnement), mais qu'elle a aussi « des effets néfastes sur la façon de penser ». Enfin, au lieu de penser local, il faudrait penser « global », un peu comme on parle du changement global climatique. Ce ne sont pas les seuls sujets abordés dans cet essai qui redéfinit aussi le processus même de la pensée, d'où son chapitrage : penser critique, grave, sombre, prospectif. Il soulève donc des questions onto-

logiques, se réfère à Levinas, cite Thoreau et Darwin, en appelle au cinéma (« Into the wild »), à la musique (Supertramp), la littérature (Ionesco) et explique que la nature est un concept réifié, dont une écologie globale pourrait se passer. Cet ouvrage dense, presque militant, qui bouscule beaucoup, se complète de 25 pages de notes aussi essentielles que le texte lui-même.

Isabelle de Montvert-Chaussy

« La Pensée écologique », de Timothy Morton, éd. Zulma, 260 p., 20 €.

L'Algérie, un pays empêché ?

AKRAM BELKAÏD

Chroniqueur au « Quotidien d'Oran », il répond à 100 questions percutantes

Faut-il d'abord reconnaître le sens du timing, certes involontaire, d'Akram Belkaïd. Prévue de longue date, la publication de son dernier livre, jeudi, sera donc intervenue le surlendemain de la démission d'Abdelaziz Bouteflika. Journaliste au « Monde diplomatique » et chroniqueur au « Quotidien d'Oran », il signe cette fois « L'Algérie en 100 questions, un pays empêché ».

Corruption, foot, feuilletons...

Passons sur l'interrogation n°35, où l'auteur se demande, finalement visionnaire, ce que traduisait la candidature de Bouteflika à un cinquième mandat : « Une fuite en avant qui pourrait être annonciatrice d'une fin prochaine. » Pédagogique sans être académique, l'ouvrage d'ailleurs brosse le portrait du pays, bien au-delà de ses



L'ouvrage brosse le portrait du pays, bien au-delà de ses considérations militaro-politiques. PHOTO AFP

considérations militaro-politiques. Pêle-mêle : le raï a-t-il toujours autant de succès ? Les Algériens détestent-ils les Français ? Que pensent aujourd'hui les islamismes ? Le football est-il un sport populaire ? Quelle est l'importance de la corruption ? Quels feuilletons les Algériens regardent-ils ? Se considèrent-ils comme Africains ?

Pays fringuant mais donc « empêché », selon Akram Belkaïd. « Avec

ses ressources naturelles importantes en gaz et en pétrole, sa jeunesse éduquée et volontaire, l'Algérie dispose de nombreux atouts. Pourtant, beaucoup d'Algériens se définissent comme un peuple pauvre pour un pays riche. »

S. C.

« L'Algérie en 100 questions, Un pays empêché », d'Akram Belkaïd, éd. Taillandier, 332 p., 15,90 €.

Le maître des temps brisés

Leo Perutz. L'écrivain pragoïse, virtuose et oublié, est exhumé. Et son chef-d'œuvre avec

YVES HARTÉ

C'est un voyageur des temps d'ailleurs qui revient parmi nous. Perutz, l'autre Pragoïse, né en 1882, contemporain de Kafka qui le rejette dans l'obscurité, fut célèbre autrefois et ses romans s'arrachaient dans l'entre-deux-guerres. Il avait connu une première réapparition au milieu des années 1980. Puis l'oubli à nouveau, comme si toute l'existence de cet écrivain d'ombres et de travestissements épousait les contours de sa vie, elle aussi construite d'effacements et de gloires soudaines.

Il revient donc, grâce au mérite des éditions Zulma, qui le ramènent dans notre lumière d'hiver, certainement la saison qui lui convenait le mieux et de le rappeler par un de ces chefs-d'œuvre, « Le Maître du jugement dernier », écrit en 1923.

Comme à son habitude, Perutz se joue des frontières du réel, explore les dimensions inconnues et va chercher chez l'homme les forces obscures qui y sont cachées. L'argument ? Une enquête policière déterminante pour l'honneur d'un homme. Dans une pièce isolée, l'un d'entre eux est découvert mort après que des coups de feu ont retenti. Meurtre ? Suicide ? Tout accuse le baron von Yosh und

Klettenfeld. A-t-il tué l'acteur Eugen Bischoff, qui était aimé de Dina, son ancienne maîtresse ? On pourrait croire à un feuilleton du XIX^e siècle. C'est l'inverse. Imaginez un mélange d'Edgard Poe et de Conan Doyle, de fantastique kafkaïen et de détachement mélancolique à la Joseph Roth. Perutz brise les conventions et envoûte.

Distorsions du temps

Le baron n'a que quelques jours pour identifier le responsable. Il lui faudra explorer les siècles rendus à la poussière pour y parvenir et croiser la route d'un peintre de la Renaissance qu'une expérience diabolique avait plongé dans la folie. Cattivanza, à la fin de sa vie, fut surnommé le Maître du jugement dernier, seule fresque qu'il peignait sans relâche, esprit définitivement dérangé. Quel rapport entre le peintre fou et les meurtres dans cette Vienne qui attend la Grande Guerre ? Ce sera l'objet de la quête du baron Yosh, sans que l'on ne sache comme d'ordinaire où s'arrête le réel et où commence le mensonge. Perutz savait se glisser dans les distorsions du temps, s'y perdre et s'y retrouver. Il en réapparaît pour notre enchantement dans ses noirs cauchemars.



★★★

Leo Perutz. PHOTO DR

« Le Maître du jugement dernier », de Leo Perutz, éd Zulma
205 p., 8,95 €.



NOTRE SÉLECTION

L'âge d'homme

Roman noir On dit parfois que le XX^e commence avec la Première Guerre mondiale. Pour le Garçon, héros construit comme une bribe d'humanité sur les scories de la mémoire, l'âge d'homme s'annonce avec la plus terrible des expériences. De 1908 à 1938, Marcus Malte compose un tableau fragmenté de l'expérience humaine avec, en contre-jour, le portrait d'une femme amoureuse libérant les « harmoniques » d'un récit exigeant. **(L.G.)**





Bazadais

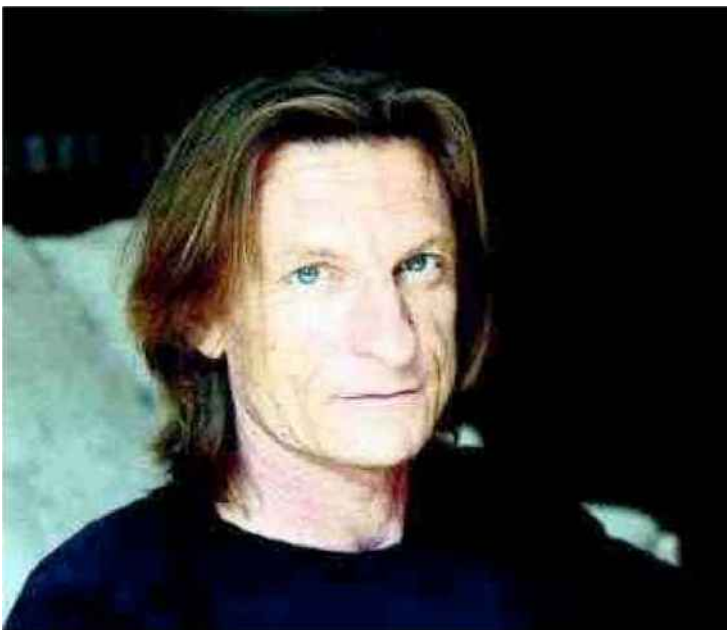
SAINT-SYMPHORIEN

Marcus Malte rejoint François Mauriac et Jean Vautrin

François Mauriac, prix Nobel de littérature en 1952, Jean Vautrin, prix Goncourt en 1989, Marcus Malte prix Fémina 2016. Trois lauréats de prestigieux prix de littérature qui semblaient a priori n'avoir rien en commun. Et pourtant c'est à Saint-Symphorien que leurs destins se sont croisés.

Si l'on ne présente plus François Mauriac, dont personne n'ignore les origines paroupiennes, ni Jean Vautrin dont les fortes relations amicales avec Guy Dupiol, maire, l'ont conduit à plusieurs reprises à Saint-Symphorien, Marcus Malte hôte du chalet Mauriac à deux reprises, dont il fut d'ailleurs lauréat des résidents, a achevé dans ces lieux imprégnés de l'aura de son illustre prix Nobel, son roman « Le Garçon », couronné par le jury du prix Fémina le mois dernier.

L'auteur nous entraîne par son écriture alerte à suivre l'itinéraire initiatique de ce jeune garçon qui, après le décès de sa mère avec qui il a toujours vécu, découvre le monde, la vie, la guerre, l'amour... Un livre qu'il faut



Marcus Malte, prix Fémina 2016. PHOTO MÉLANIE GRIBINSKI/ECLA AQUITAINE

absolument ouvrir, il ne se refermera qu'à la lecture du dernier mot.

Bernard Pichon

« Le Garçon » (éditions Zulma)
ecla.aquitaine.fr
chaletmauriac.aquitaine.fr



Le Femina remis au discret Marcus Malte pour « Le Garçon »

RÉCOMPENSE Le jury du prix a choisi de distinguer hier un « aérolithe » littéraire

« C'est un aérolithe qui vient de tomber dans nos plates-bandes littéraires », s'est félicitée Mona Ozouf, la présidente du jury 100% féminin du Femina. Ce dernier a choisi hier de donner son prix au discret Marcus Malte, un pseudonyme, pour son roman « Le Garçon » (*Zulma*).

Marcus Malte, 49 ans, a obtenu sept voix contre trois à Nathacha Apanah (« Tropic de la violence », Gallimard) pour ce roman de plus de 500 pages qui invite le lecteur à traverser le début du XX^e siècle aux



Le livre de Marcus Malte est « une grande épopée ». PHOTO AFP

côtés d'un garçon sans nom et qui jamais ne prononcera une parole. Le livre de Marcus Malte est « une grande épopée, une histoire magni-

fique qui ressuscite le mythe de l'enfant sauvage qui parvient à la civilisation », a estimé Mona Ozouf. « C'est un grand roman d'apprentissage,



une allégorie de l'ensauvagement des hommes par la guerre », a ajouté la présidente, en soulignant que la discussion entre membres du jury avait été « courtoise » mais « animée ».

Un auteur qui aime surprendre

Marcus Malte, connu pour ses polars, auteur d'une dizaine de romans et notamment de « Garden of Love », aime surprendre. « J'espère que mon roman provoquera des émotions chez le lecteur. C'est ça qui compte », a déclaré l'écrivain, qui se refuse à parler de lui.

« Je préfère, plutôt que de parler de moi, plutôt que de raconter ma vie qui, à mon sens, n'a aucun intérêt pour les lecteurs, de vivre moi-même d'autres vies à travers les per-

sonnages et les histoires que je raconte. » Enfin, le prix Femina du roman étranger a été attribué à l'Américano-Libanais Rabih Alameddine pour « Les Vies de papier » (Les Escales) et le Femina de l'essai à Ghislaine Dunant pour « Charlotte Delbo. La vie retrouvée » (Grasset).

PRIX GONCOURT

L'académie Goncourt a dévoilé hier son ultime sélection de romans en lice pour le plus prestigieux prix littéraire du monde francophone. La sélection est la suivante : Catherine Cusset, « L'Autre qu'on adorait » (Gallimard) ; Gaél Faye, « Petit pays » (Grasset) ; Régis Jauffret, « Cannibales » (Seuil) ; Leïla Slimani, « Chanson douce » (Gallimard).



Quand vient la nuit

Jean-Marie Blas de Roblès Variation hypnotique sur les mille et une nuits, en Chine du Nord

Yves Harté
y.harte@sudouest.fr

Shéhérazade est un homme et le sultan, une étrange Américaine, dans l'ouvrage labyrinthe de Jean-Marie Blas de Roblès. De là son pouvoir hypnotique. Car si les livres sont faits pour vous englober, vous laissant au bout du voyage, éberlué et songeur, celui-ci remplit parfaitement son office. Au milieu des années 1980, Roetgen, un jeune universitaire venant du Brésil, débarque à Tientsin, dans une Chine du Nord minérale et glacée. Il ne se doute pas que l'attend une rencontre qui changera son existence.

Dans ce petit monde d'expatriés où chacun se connaît, règne, fascinante et vénéreuse, Beverly. Elle a vingt ans de plus que lui. Elle a eu mille vies, a été clocharde et millionnaire, prostituée et droguée. Femme fatale aux cheveux de neige, elle le séduit. Il lui parle du roman qu'il essaie d'écrire. Elle lui demande de lui en lire des passages. Commence alors une insensée histoire d'amour, violente et sans avenir, que rythment les récits de l'amant. Plus ils se voient, plus il est contraint d'inventer.

Jean-Marie Blas de Roblès reproduit une variation du conte oriental le plus célèbre de la littérature. À mesure que les épisodes se croi-

sent au point de vous désorienter, on devine que la tragédie rode.

Le pastiche policier, qui avait servi d'intermède du début, les cocasseries « de ce con de Lafitte » qui passe une nuit entière tapi dans un chaudron géant de la Cité Interdite en fumant des pétards, cèdent leur place à une nuit sombre. L'espace est mince qui sépare le rire du désespoir. L'exubérance masque les désordres mentaux.

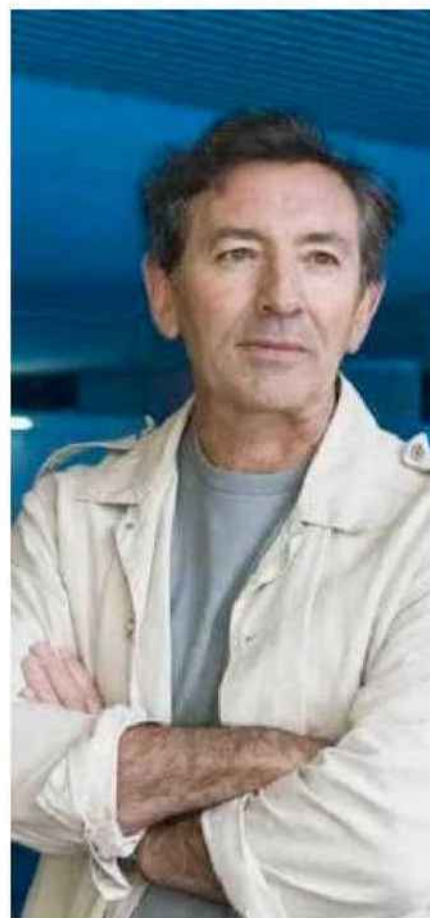
Il suffit d'une histoire pour perdre pied

Bientôt, tout le fragile équilibre qui permet aux vies d'avancer vole en éclat et, sous le roman que l'on lit, se cache en palimpseste un autre, plus ancien, abandonné, repris et ravauté avec virtuosité. Les deux univers de Blas de Roblès s'y côtoient sans cesse, celui, torturé et violent, des « Tigres sont chez eux » et celui, drôle et nostalgique, de « L'Épaisseur de la chair ».

Le premier prend le dessus. Beverly est folle, définitivement dingue. Il a suffi d'une histoire pour lui faire perdre pied, celle de l'empereur aux deux visages, l'un d'une beauté à couper le souffle, l'autre monstrueux et grimaçant. Qui a dit que les livres pouvaient être un poison ?

★★★★

« **Le Rituel des dunes** », de Jean-Marie Blas de Roblès, éd. Zulma (réédition de l'ouvrage paru en 1989), 288 p., 20 €.



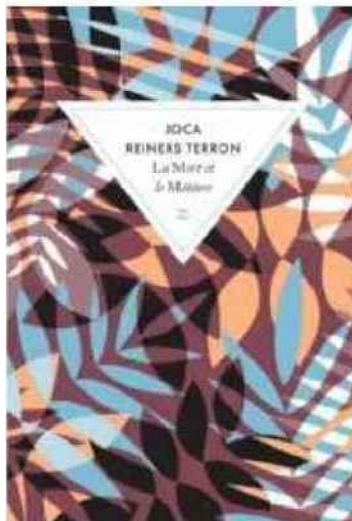
Jean-Marie Blas de Roblès. PHOTO ZULMA



Guérisseuses, aventure, pouvoirs et contre-pouvoirs

LECTURES Découvrez les coups de cœur de la semaine des libraires de Marmande, Villeneuve-sur-Lot et Agen

« La Mort et le Météore »
de Joca Reiners Terron
(éditions Zulma)



Un jeune bureaucrate se retrouve à faire équipe avec un anthropologue et aventurier chevronné pour préparer la venue au Mexique des



derniers Indiens kaajapukugi, rescapés de la destruction de leur territoire en forêt amazonienne. Ce qui ressemble à une mission de sauvetage au premier abord va vite se transformer en catastrophe, point d'orgue de siècles passés à décimer les populations indigènes et leur territoire.

L'auteur nous fait glisser entre monde réel et ésotérique, sur les traces des derniers indiens de leur clan, au travers de leurs croyances et vers leur fin annoncée.

Un roman engagé et prenant, à la plume acérée, qui nous plonge dans une cosmogonie fantastique et sur un thème des plus actuel.

**Librairie Livresse, à
Villeneuve-sur-Lot**



Le garçon sort du bois

1908 Élevé dans les bois par une mère aimante mais taciturne, le garçon n'a aucune idée du monde qui s'étend au-delà de leur territoire. N'ayant jamais appris à parler, sans nom, cet enfant de la forêt va être forcé par les événements à quitter, seul, sa cabane et son enfance.

D'abord Mowgli, puis Rémi " Sans famille ", le garçon arpente les routes à la recherche d'autres êtres de son espèce, auprès desquels il trouvera refuge (ou barrage) au fil de ses voyages. Il lui reste tout à apprendre ! Les aléas de la vie en société, les joies aussi, l'amour évidemment, charnel comme spirituel.

Puis la Première Guerre mondiale que l'on attend avec inquiétude depuis le début du roman. Et bien plus encore " Le Garçon " est un roman splendide, une ode à l'humanité dans ce qu'elle a de plus naturelle, mais aussi à ce qu'elle a perdu à cause de la civilisation, de la morale et la guerre. Une écriture lyrique, propre à traduire les sentiments d'un garçon qui vit son existence sans pouvoir y mettre des mots.

" Le Garçon ", de Marcus Malte. Éditions Zulma. 544 pages. Prix : 23,50 euros.

RENDEZ-VOUS Chaque semaine, retrouvez le coup de cœur de la librairie Martin-Delbert.



ÉTRANGES LECTURES

Les bibliothèques de Dordogne font découvrir toute l'année des auteurs de toute la planète

Hervé Chassain
h.chassain@sudouest.fr

Pour la 18^e année, des bibliothécaires et des amoureux de la lecture nous emmènent en voyage avec Étranges lectures. Ce cycle de manifestations, lancé à l'origine à la médiathèque de la ville de Périgueux sur l'idée du traducteur Vincent Fournier, a essaimé à travers la Dordogne grâce à la bibliothèque départementale, l'Agence culturelle et des structures de tout le département. Un prix des lecteurs est également organisé parmi des livres proposés dans les bibliothèques.

Des séances de lectures animées par des auteurs, des traducteurs ou des éditeurs, avec intervention de comédiens, permettent d'entendre les textes dans leur langue originale et en français. Tout est gratuit et destiné à tous les publics. Des libraires sont présents pour vendre les livres qui séduisent. Chaque mois est dédié à un pays et à un auteur différent. Des lectures sont aussi organisées dans les prisons de Dordogne.

En novembre, c'est la Russie qui est à l'honneur avec Dmitry Glukhovskiy et son roman « Tex-



to », un polar post-soviétique haletant publié aux éditions l'Atlante. L'auteur sera présent et rencontrera aussi des élèves de russe du lycée Bertran-de-Born de Périgueux. Mardi 19 novembre, il sera à 18 h 30 à la médiathèque de Périgueux ; jeudi 21 novembre à la bibliothèque de Saint-Laurent des Vignes et vendredi 22 novembre à celle de Limeyrat.

Jusqu'en juin

En décembre, l'Islandais Audur Ava Olafsdottir viendra avec « Ör »

édité chez Zulma. Une histoire de femmes dans un pays en guerre. On pourra le rencontrer, mardi 10 décembre à la médiathèque de Périgueux, jeudi 12 décembre à la résidence pour personnes âgées du 39, rue Wilson à Périgueux et vendredi 13 décembre à Marquay.

En janvier, ce sera au tour de la Malaisie avec « La somme de nos folies » de Shih-Li Kow. L'auteur sera le 21 janvier à Périgueux, le 23 janvier à Saint-Léon-sur-l'Isle et le 24 janvier à Lamothe-Montravel.

En mars, le Nigéria aura la part belle avec Elnathan John, en mai la Turquie avec Selahattin Demiratas, en juin les Comores avec Ali

Zamir.

Pratique. Le programme complet est à retrouver sur le site etrangeslectures.fr.

LE PRIX DES LECTEURS

Depuis douze ans, la manifestation s'accompagne du prix des lecteurs avec cinq romans en lice. On les trouve dans les bibliothèques. Celui qui l'emporte sera au programme d'Étrange lecture l'année suivante. 33 bibliothèques participent. Au menu cette année : l'Algérie avec « Rue Dar-

win » de Boualem Sansal, l'Allemagne avec « Bêtes féroces, bêtes farouches » de Karen Köhler, la Belgique avec « Un été sans dormir » de Bram Dehouck, le Sri Lanka avec « Friday et friday » d'Antonyhasan Jesuthasan, la Somalie avec « Black mamba boy » avec Nadifa Mohamed.